

de presse spécialisés où se perpétue ainsi grâce à eux, l'état d'esprit étroit et fermé qui caractérisait ces associations.

La deuxième raison est naturellement plus grave. Oserai-je dire que c'est malheureusement le fait de tous les arts longtemps considérés comme « secondaires » ou « mineurs » (la littérature de science-fiction par exemple) qui se sont repliés sur eux-mêmes et à la longue se sont coupés de toute réalité artistique, vivant dans une sorte de bulle confortable et douce avec ses codes, ses règles et ses grands prêtres qui ont intérêt à ce que tout cela perdure parce qu'en dehors ils ne sont rien. Ici on s'étirole et on ronronne béatement et on rêve un univers improbable au centre duquel trône la photographie, à la fois déifiée et infantilisée coupée de ses racines et de ses sources vives.

Au bout d'un certain temps, on meurt asphyxié mais ravi, ignorant tout de l'art contemporain mais persuadé que la peinture c'est fini (comme je l'ai entendu dire cent fois) et qu'en 1980 la recherche a un nom, un seul : photographie.

Mais quelle recherche ? Si on ignore ce qui se fait depuis trente ans (voire plus) en Amérique, en Allemagne, au Canada, un peu partout dans le monde, comment savoir ce qu'elle vaut ? Et sur quoi se fonde-t-on pour affirmer tout cela ? Sur la vertu magique de la répétition : à force de dire les choses, un jour elles finissent par devenir vraies. Et à l'intérieur de la bulle tout s'organise si bien, si simplement...

L'art vit d'échanges, il meurt dans un espace trop hermétiquement clos. Voyez cette formidable effervescence en Europe dans les trente premières années du siècle quand Prague répondait à Vienne, Vienne à Budapest, Budapest à Moscou, Moscou à Berlin, Berlin à Paris... Lorsque tombent les rideaux de fer, que s'élèvent les murs, que chacun s'isole, que plus rien ne circule, c'est la fin et de Vienne et de Prague et de Moscou et de Budapest et de Berlin et de Paris...

La photographie a connu son âge d'or dans les années 20 quand Florence Henri, Moholy-Nagy, Kertész, Hausmann, Man Ray, Brassai travaillaient ensemble, échangeaient des informations, des idées sans se préoccuper de se définir en tant que peintres ou en tant que photographes.

peinture et photo

Aujourd'hui ces échanges n'existent plus. A de très rares exceptions près (je pense surtout à Boltanski et à Sarkis), entre les peintres et les photographes c'est l'exclusion, le rejet, voire le mépris. Peu m'importe de déterminer qui a tort et qui a raison, ce que je sais c'est que la photo n'a rien à gagner à se vouloir à tout prix « différente », à chercher à se séparer de la peinture. S'il y a une crise d'identité dans la photographie aujourd'hui (je veux parler ici de la photo d'art, de celle qui s'expose) il faut s'interroger sur ce qu'est la photo et regarder les choses en face.

C'est un peintre, mais qui connaît très bien la photo et qui s'exprime exclusivement à travers elle — Christian Boltanski — qui me semble avoir le mieux répondu à la question, « La photo pour moi c'est le photo-journalisme, le reste c'est de la peinture. » C'est net et c'est précis. Ajoutons ce que disait dans une émission de télévision, diffusée le 6 août, Hans Hartung (qui vient d'exposer à Chalon sur Saône et à Toulouse d'excellentes photographies) : « Si l'on veut faire de la photographie un art, il faut qu'elle subisse les mêmes lois que la peinture ». Et nous touchons là le fond du problème. Le point où chacun cherche à défendre son droit à l'existence.

Les photographes sont affolés à l'idée de se dissoudre dans ce grand corps qu'est la peinture. Rester photographe est pour eux une manière d'affirmer leur identité même si cela ne veut rien dire. (Encore une fois je parle ici de la photo dite « d'art », pas du photo-journalisme, ni de la photo de mode, ni de la photo scientifique.) Il faut à tout prix qu'ils affirment leur « spécificité ». Même si elle est illusoire, même si elle ne fait que les limiter.

Mon but n'est pas ici d'indiquer des voies à suivre. Mais il est certain qu'à trop vouloir se sauver, la photo se perd. Et celui qui dit « la peinture et la photo c'est pareil » a plus de chance d'aller plus loin, d'étendre le champ de sa recherche que celui qui affirme « la peinture et la photo, ça n'a rien à voir » et qui ne veut rien savoir de ce qui anime, fait évoluer un art fondamentalement semblable.

Le fait que certains transfuges du monde de la peinture (critiques, galeristes), se disant dégoûtés de la sécheresse de l'art conceptuel, du minimal, daubent les artistes et

s'émerveillent de la « fraîcheur » de ce monde qu'ils découvrent, la photo (fraîcheur dont ils se lassent vite d'ailleurs), ajoute à la confusion. De même que les articles triomphalistes où l'on cite avec gourmandise les cotes des photographes les plus chers, où l'on parle du « succès » d'Arles sans en voir les limites, où l'on évoque avec ivresse le nombre des galeries spécialisées qui ne cessent de s'accroître sans parler de celles qui ferment.

Heureusement les choses changent peu à peu. Un petit nombre de jeunes commencent à dire que la photographie, ils s'en fichent : ils l'utilisent, c'est tout, et considèrent que c'est là un médium plus adapté à exprimer le monde d'aujourd'hui que la peinture à l'huile ou même acrylique.

D'autre part qu'une galerie comme Sonnabend expose des photographes comme Erica Lennard, que Farideh Cadot montre à plusieurs reprises le travail d'Eve Sonneman, cela apporte un changement des habitudes, un brassage. A cette occasion, des photographes ont commencé à se parler.

C'est là un événement au moins aussi considérable que l'accroissement du nombre des galeries.

C'est pourquoi la présence de la photo à la Biennale, dans ce contexte, est importante. Non seulement parce qu'on présente là une nouvelle génération de jeunes utilisant la photo dans un sens plus ouvert mais parce qu'il y aura rencontre et échange...

Comme à l'ARC, à la fin de janvier, où les peintres et les photographes seront mélangés sans que l'on sache très bien qui est quoi et où seul le titre *Ils se disent peintres, ils se disent photographes* indiquera que pour certains encore, vaguement, existe entre ceux-ci et ceux-là, peut-être, une différence. ■

TONY DRAHOS. « Les pommes cybernétiques »

